

A quelques jours de la présentation de *protekt* au MoMA de New York (dans le cadre de l'exposition *safe - design takes on risk*), Paul Kirps dévoile *autoreverse*: cinq projections pour cinq automates savamment conçus, à grands frais d'ingéniosité, de patience et d'un sens du graphisme proche de l'intemporalité.



«Je réalise un rêve de petit garçon. A l'époque, je voulais toujours ouvrir des télévisions, voir à l'intérieur. Ce qui m'a coûté quelques décharges électriques». La logique de récupération et l'utilisation des «serial numbers» exploitées dans *autoreverse* sonnent, d'entrée, comme autant de références à *protekt*, le premier projet personnel de Paul Kirps: «Pour *autoreverse*, je suis d'abord allé à la recherche d'éléments à récupérer: des lampes à bronzer, des vieux trucs, des radios, des transmetteurs... J'ai constitué un stock énorme d'objets que j'ai ensuite photographiés sous tous les angles». Une vieille «repro agfa», des appareils photos... on distingue très rapidement, dans cette accumulation bigarrée, de nombreux éléments issus de l'arsenal traditionnel du graphiste: «Il est dommage que tout ceci disparaisse, au nom de la modernité. Mon travail est un bidouillage, c'est peut-être un hommage à ces objets». Improbables, pas toujours fiables, ces machines reconstituées sont présentées sous la forme de films courts. Elles s'articulent, s'assemblent, se métamorphosent selon un procédé qui risque de surprendre, voire de révolter les fanatiques de l'animation 3D: «Ce qui est de l'ordre de l'imagerie numérique ne m'intéresse pas du tout, c'est très froid. Moi c'est très "cuisine", très "bricolage". J'essaye avant tout de les assembler pour concevoir un bel objet, avant même de déterminer la séquence sur toute sa longueur. Le départ en animation est intéressant, car on sait que le plus dur (le processus de prise de vue) est fait». L'impression de mouvement n'est que l'héritage de cette accumulation pharaonique d'illustrations individuelles: «Le travail image par image est passionnant. On n'a pas réellement besoin de 24 images par seconde, ce qui me permet de rester dans les limites de l'illustration. Si je prends deux ou quatre images, que je les mets à la suite les unes des autres, j'obtiens un mouvement, le cerveau se chargeant de combler les portions manquantes. C'est ce genre de découverte qui m'a immédiatement fasciné. Mes premiers essais furent des collages. J'assemblais des machines à coudre avec des friteuses, et à un moment donné, je me suis dit que ce serait bien de les faire bouger! La première étape fut de pouvoir allumer puis de faire clignoter une lampe rouge. Ensuite, il y eut des recherches dans la qualité et ça s'est perfectionné. Lorsque j'ai commencé, en février 2004, j'avais beaucoup de temps pour apprendre». A raison d'un mois de travail par minute d'animation, on n'est plus dans les limites de la patience, cela tient davantage de l'abnégation: «Le luxe c'est de passer une nuit sur un mouvement, sur cette fameuse lampe qui clignote. Il fallait que je le fasse, je savais que, quoi qu'il arrive, je prendrai ce temps». En parallèle, l'habillage sonore s'est rapidement imposé comme un autre challenge à relever: «Au départ, je voulais déléguer le son à un copain ingénieur du son. Finalement, je me suis retrouvé à le faire, j'ai vite appris que cela prend énormément de temps. Je n'avais aucune idée du travail par pistes». Si Paul a conçu cette oeuvre, et de fait son environnement sonore «en écoutant en permanence de la musique électro», c'est à des Viennois que l'on doit sa dénomination: «Je cherchais un titre qui fasse référence à l'environnement sonore et à la mécanique. C'est dans le fond d'un morceau de Kruder & Dorfmeister que j'ai entendu *autoreverse*. Sans imposer de

référence directe au son, ce terme y renvoie. C'était parfait pour mon projet!». Outre cette combinaison image-son singulière, la force de l'oeuvre tient également dans son rythme: frénétique, épileptique... Paul Kirps: «J'ai vu beaucoup de vidéos dans lesquelles il ne se passait rien pendant une heure. Ça avait le don de m'ennuyer. Je veux faire, au contraire, des trucs rapides et bruyants. Pour que l'on puisse avoir envie de les revoir, de peur d'avoir raté quelque chose. C'est vraiment mon intention!». Mises bout à bout, compactées dans un même cadre, ces expérimentations croisées ont donné naissance à cinq films qui, de 1.23 min à 2.42 min, semblent attester d'une étrange cohérence. On aurait même tendance à leur prêter une certaine humanité: «On m'a déjà dit que mes objets semblaient avoir différents caractères: certains seraient plus graves, d'autres plus drôles... Pour moi, c'est vraiment des machines. C'est aux gens de juger si ces automates ont chacun leur personnalité». Si Paul Kirps avoue «avoir initialement eu peur d'être drôle», il s'est aujourd'hui habitué à la réaction mi-amusée, mi-médusée de ses premiers spectateurs. Mais il n'oublie pas de préciser que derrière le côté ludique, l'accouchement s'est fait dans la douleur: «A chaque fois que j'en ai créé un, c'était un énorme challenge d'attaquer le suivant. Ça a commencé par une animation sur 1.23 min... Puis le deuxième est arrivé... jusqu'au cinquième. Je pense avoir fait le tour du problème. Un sixième aurait probablement été de trop car je voulais éviter tout risque de redondance». Projeté en avant-première lors de la Nuit des Musées, ce travail d'une durée totale de dix minutes et trois secondes se répartira ensuite entre ses adeptes, grâce à un pressage dvd au packaging là aussi surprenant. Mais il n'est pas davantage question, ici, de logique marketing: «Maintenant que l'on marche à la haute définition, au "mega-surround", la durée du dvd peut choquer en comparaison d'arguments du type "120 minutes"... "Deux dvd pour le prix d'un"... Ma démarche n'a rien à voir avec cela. Avec seulement 1250 exemplaires réalisés, c'est une série limitée à déguster, comme des sucreries». Lorsque l'on connaît ses travaux les plus récents, qu'il s'agisse de l'exposition Graphique Deluxe ou du livre consacré au photographe japonais Izima Kaoru, on ne peut en tout cas qu'être surpris par ce changement radical de direction, d'esthétique aussi: «J'avais en tête ce projet depuis très longtemps, même si je ne savais pas encore que j'allais aboutir à ce résultat. Dans ma tête, il y a des tiroirs que j'ouvre ou referme en fonction de l'actualité. Je ne souhaite pas m'en tenir à une seule direction artistique. Je découvre un nouveau support, je m'en réjouis et je ne m'en tiendrai certainement pas là. Ce qui me plaît dans *autoreverse*, c'est la beauté mécanique, électrique. J'ai passé des heures à regarder si un câble bleu allait mieux qu'un câble jaune. L'image finale ne doit rien au hasard. Je me sens un peu comme un chef cuisinier qui attaque un plat sans idée préconçue et se trouve content du résultat final».

This text was part of the original press kit for the launching of the *autoreverse* films & dvd on october 2005 in the framework of *la Nuit des Musées* at the Mudam Camp de Base in Luxembourg. In 2006 it was re-published in the mudam *eldorado* catalogue. © All rights reserved Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean (mudam) Luxembourg & Alexis Juncosa.